

**JEAN-YVES MASSON**

Neuvains de la sagesse et du sommeil

*Pour Ph. Raymond-Thimonga*

XXVIII

Ardente nuit riche d'éclairs, allonge-toi  
sur ces collines qui t'attendent et qui désirent  
l'orage : il faut du temps pour te connaître,

mais elles maintenant s'offrent au dieu  
qui te conduit. Voici que la mer se soulève,  
et la lune à présent scelle les flots.

Je suis livré à ce vertige de l'attente, je suis  
ce songe où tarde à s'enflammer la nuit, j'ai le visage  
orageux de l'instant qui vient, veut et décide.

XXIX

à Delphes

Jamais tu ne m'avais paru si belle, ville invisible. Jamais  
je n'avais trouvé plus brillant l'éclat de tes trésors, bu  
avec plus de joie de ton eau pure, senti gronder

la rumeur effacée de tes jeux. Car de ces lieux tu es absente,  
et tu enseignes que la mort est la face cachée de toute chose  
et la résolution de tout oracle. De nuit,

je me suis approché de ton dieu sous les étoiles, j'ai lancé  
vers lui ma prière, j'ai donné voix à ton sommeil, j'ai  
recueilli l'ultime oracle du silence.

XXX

Bagues sur des doigts invisibles, quand je viens,  
astres anciens, peut-être morts, contempler la danse immobile  
de ces mains oubliées qui firent signe sur le ciel,

perles au cou de l'enfant divin qui puisait  
de l'eau à la fontaine ou versait le sommeil  
du haut de la toile nocturne, beau théâtre !

je vous revois tels que vous fûtes, je suis cet éphémère  
qui ne sait que vos noms humains murmurés par les siècles  
et qui cherche à saisir le tremblement du temps.

XXXI

Ce sont des voix, des voix qui vont parmi la calme  
archaïque splendeur de cieus imaginaires, des voix qui font  
trembler de solitude et de beauté le cœur,

filles des larmes et du sel elles demandent  
à quoi bon célébrer, à quoi bon insulter ou maudire,  
quand la mémoire même est tissée d'oubli noir

comme le vin trop longtemps fermenté. Des voix, des voix  
qui vont parmi l'espace et toujours se demandent  
pourquoi le regard juste est celui du réveil.

### XXXII

Ancienne est la lumière sur ces collines, quand surgit l'aube  
dans la terrible nouveauté du jour, et que sa danse  
immobile éteint les étoiles et rejoint

l'autre rive à peine connue du sommeil. Cette heure, je l'attends,  
où j'irai m'endormir sous la caresse du soleil  
sans craindre les plus noirs des rêves, protégé.

Je pense à toi, aux nuits que nous ne passons pas ensemble,  
je demande le sens de ces veilles que rien  
ne justifie, sinon ces quelques mots sur une page, mon aimé.

### XXXIII

Chemins tissés de nuit, forêts à l'image du monde  
où je marchais dans mon sommeil, orées, clairières,  
cabanes où le feu patientait, loin des villes, loin des villages,

j'ignore si je dois vous retrouver en quelque lieu futur  
ou pour jamais garder au cœur l'ardent désir  
de connaître une seule fois la traversée profonde

où votre rêve me conviait. Et sera-t-il donné au marcheur  
de comprendre un seul de ses pas, ou même seulement d'entrevoir  
le pays lent que tracera l'ultime phrase ?

XXXIV

Vitraux du jour qui consentez à la naissance,  
le bleu dont vous êtes armés ne suffit pas.  
La danse du matin sur les collines,

lentement l'aube qui vous teinte d'arc-en-ciel, cette lente  
chorégraphie de l'aube qui vous prend, même immobiles,  
veut davantage et vous demande de vieillir.

Toute une nuit, toute une vie passer dans cette attente,  
tout le poids si étrange du sommeil  
pour délivrer un seul instant l'envol du jour.

XXXV

Vous que je vois passer sous les arbres du soir,  
promeneurs qui cherchez peut-être votre image  
au fond de cette nuit où la lune décroît,

vous veufs de tout sommeil, marcheurs nocturnes qui venez,  
l'angoisse au cœur, vous blottir dans cette ombre  
en écoutant le bruit de l'eau, ou peut-être le chant de la grive,

faites taire vos pas. Quittez toute espérance  
et tout regret. C'est ici le pays charitable de l'ombre  
où se prépare la saison d'après l'enfer.

XXXVI

Musique, enseigne-moi si tu le peux, toi passagère,  
à désirer le jour qui vient sans regretter  
de ne pouvoir faire un seul pas contre la mort.

Car le silence qui te suit est comme une aube  
comme le bruissement d'un souffle ténu, un éclat blanc  
qui tient ensemble vie et mort, et veille, et prie.

Enseigne-moi, musique, la splendeur,  
de tes mains doucement teintes d'enfance,  
couvre mon front, calme mes tempes. Sois mon corps.

Poèmes extraits des *Neuvains de la sagesse et du sommeil*, qui forment le second volet d'un triptyque commencé avec les *Onzains de la nuit et du désir*. (Cheyne Editeur, 1995.)